



Chronique

Certains gens à imagination poétique ont le don d'animer, en les décrivant, les paysages qu'ils ont vus ; c'est au point que quand ils nous dépeignent, par exemple, le site d'élection où ils ont établi leur demeure pendant la saison des hirondelles, on croit respirer avec eux l'air pur des bois au fond de nos estomacs de décadents pervertis par l'abus des mets savamment épicés, un innocent et sain appétit se réveille pour les jattes de lait frais, les pyramides de fruits sauvages contenus dans la plus exquise des porcelaines : une feuille emperlée de rosée ; à la façon dont ils nous parlent des grands soupirs du vent dans le feuillage des peupliers, ces géants sensitifs qu'émeut le moindre zéphyre, la voluptueuse mélancolie, la nostalgie céleste des soirs d'été vous envahit doucement.

J'admire et j'envie ces artistes qui, comme le musicien et le peintre inspirés, ont su deviner les divins secrets de la Nature et puiser dans le trésor d'émotions dont elle est riche pour faire vibrer nos âmes à leur gré.

Que n'ai-je le pinceau créateur de Vinci, l'archet palpitant de Mozart, ou, mieux encore, la plume évocatrice d'un Hugo pour vous traduire la sauvage grandeur de la solitude que j'habite. Faute de ces instruments précieux, et même d'un plus modeste outil qui leur ressemblerait vaguement, je renonce à l'espoir de vous attendrir, de vous

émouvoir ou de vous faire frémir aux spectacles de la nature qui m'environne.

Avec les humbles moyens dont je dispose, je vous dirai tout simplement que le hameau perdu où je vis, au milieu des superbes villages, des admirables *faubourgs* (comme on dit ici) qui l'entourent, a une réputation de laideur. La vérité est qu'il est triste, mais cette tristesse même a son charme austère apprécié par ceux qui recherchent le calme et le repos.

La poignée de maisons qui composent le village de St. A. occupe une étroite vallée au bord du fleuve immense ; la mer y apporte avec les puissantes marées ses ondes amères et son souffle vivifiant. Au nord, au sud, à droite et à gauche des montagnes bornent l'horizon et nous séparent du monde.

Nul bruit ne nous vient de l'extérieur. Rien qui trahisse le tumulte de la vie affairée et pratique ne transpire à travers les remparts qui ceignent notre retraite. Pour y descendre, nous laissons loin derrière nous le chemin de fer, et prenons à travers la montagne une route accidentée, que les chevaux du pays dégringolent en experts. A part ce sentier de chèvre, seule, la route vicinale trace son sillage clair dans la plaine verte. Les passants y sont rares. Dans leurs équipages primitifs d'une grâce fruste, adorable, ils vont lentement, menant leurs bœufs pacifiques